

## LA NOUVELLE DE LA MORT EN EUROPE

LORSQUE la petite colonie de Longwood arriva, le 2 août, en rade de Spithead, la nouvelle de la mort de Napoléon était déjà connue depuis un mois en Europe. Elle n'y avait produit que peu d'effet et moins encore en France qu'en Angleterre.

Six ans s'étaient écoulés depuis Waterloo. Le captif de Sainte-Hélène venait de s'éteindre au loin, obscurément. Les dévots de son souvenir, ceux qui l'avaient connu, approché, servi, aimé, ceux qui conservaient encore un espoir, une foi dans le retour miraculeux ne demeuraient qu'en petit nombre, perdus dans la multitude des sujets fidèles, soumis ou ralliés, de la monarchie restaurée, ou même des mécontents, frondeurs professionnels du pouvoir, qui n'associaient plus leurs intérêts à l'éventualité d'une restauration impériale, Napoléon, il faut le constater, était très oublié en France lorsqu'il disparut définitivement de la scène du monde, et la nouvelle de sa mort, qui, le vendredi 6 juillet 1821, était parvenue vers le soir à Paris et s'y répandit dans la matinée du 7, fut accueillie avec une indifférence à peu près générale. Les témoignages ne manquent pas à ce sujet. « Sa mort naturelle, lit-on dans le journal *la Foudre*, organe de la littérature, des spectacles et des arts (n° du 20 juillet 1821), n'a plus été qu'une nouvelle comme les autres. On en a parlé pendant deux ou trois jours comme de la pluie et du beau temps. Aujourd'hui on n'y pense plus. » Et la comtesse de Boigne écrit : « J'ai entendu crier par les colporteurs des rues : La mort de Napoléon Bonaparte, pour deux sols ; son discours au général Bertrand, pour deux sols ; les désespoirs de M<sup>me</sup> Bertrand, pour deux sols, sans que cela fit plus d'effet que l'annonce d'un chien perdu. » La comtesse ajoute : « Je me rappelle combien nous fûmes frappées, quelques personnes un peu réfléchissantes, de cette singulière indifférence. » Pozzo di Borgo, qui fut si âprement l'un des plus grands ennemis personnels de Napoléon, vint assaillir Talleyrand pour voir l'effet produit sur lui. Talleyrand parut très surpris ; puis il affecta de parler de « Buonaparte » comme s'il eût discouru de toute autre chose. « N'est-il pas extraordinaire, écrivait, à Londres, un Anglais séjournant à Paris, que cette nouvelle ait été publiée dans les rues sans qu'on ait vu à peine mettre le nez à la fenêtre pour écouter ce qu'on criait ? La nouvelle de la mort de l'empereur de Madagascar n'aurait pas été reçue avec plus d'indifférence. » Et, de fait, il est assez troublant de constater que, ces jours-là, à Paris, on s'occupait bien davantage de la naissance, à la Maternité, d'un petit monstre, un enfant vivant qui apparut avec un visage ridé, des cheveux blancs, une barbe grise et dont les pieds et les mains avaient une longueur double de ceux des enfants de son âge.

Du moins, le *Journal du Commerce*, bonapartiste, après avoir, avec la plus grande réserve, commenté la nouvelle, donna-t-il, le 14 juillet, cette note juste : « Ce n'est pas toujours la mort qui finit la vie des grands hommes, et, longtemps avant le 5 mai 1821, les destins de Napoléon s'étaient terminés dans les plaines de Waterloo. Toutefois, la postérité n'était pas encore venue pour lui, et nous doutons même qu'en ce moment l'heure de la justice ait sonné. »

Autour de Louis XVIII, à Saint-Cloud, l'événement, annoncé par le duc

de Richelieu, ne semble pas non plus avoir produit une bien grande sensation. M<sup>me</sup> de Coigny, l'ancienne « Jeune Captive » d'André Chénier, s'écria que ceux à qui cette disparition ferait le plus de plaisir étaient les vieux amis de Bonaparte, qui n'auraient plus à redouter un autre règne des Cent-Jours. Cependant, dit-on, le général Rapp, qui avait été l'un des aides de camp de l'Empereur et qui occupait les mêmes fonctions auprès du souverain régnant, ne put, sur le coup, dissimuler un peu de saisissement. Louis XVIII ne lui en conserva point rancune. Denon, de même, parut très affecté et on le remarqua.



Le masque de Napoléon.  
Gravure de Calamatta.